

Les tableaux me parlent

Max KOHN, psychanalyste, écrivain

Ma fille Jessica, qui travaille sur les dessinateurs de presse entre 1944 et 1968 en France, Belgique et aux États-Unis pour sa thèse en histoire, m'a informé de la parution d'un livre de Henri Morez, *L'Air était saturé de peur, Le juif qui parlait yiddish à l'oreille d'un nazi*, qui est aussi l'auteur d'*Afourismes*¹. H. Morez est un dessinateur et un peintre qui vit à Paris, né à Jassy en Roumanie le 10 janvier 1922, une des deux anciennes capitales des Principautés Unies de Moldavie. Le premier livre est dédié à sa mère nue avant que la chambre à gaz ne l'efface. Il arrive à cinq ans en France avec sa famille et en veut beaucoup à sa mère de l'avoir laissé à l'école de la rue Championnet à Paris où il ne comprend absolument rien. Il me dit qu'il est totalement désorienté à ce moment-là. De même, il lui en veut de ne pas l'avoir laissé embrasser tranquillement une petite fille et de lui avoir ordonné de remonter à la maison quand il était petit.

Il y raconte sa rencontre pendant la guerre en Normandie en pleine débâcle avec le général Rommel en juin-juillet 1944. En tout cas, la couleur du manteau ocre que l'on voit sur les photos de celui-ci semble témoigner en ce sens. Il veut sauver sa peau et s'enfuir. Il prétexte d'aller voir sa tante. Rommel lui propose de le faire réveiller par son ordonnance à cinq heures du matin, ce qui a lieu, et il l'emmène pour lui permettre de contourner les autres militaires allemands. J'ai demandé à Morez s'il fallait que je croie une telle histoire, mais il y a des choses que l'on n'invente pas. En tout cas, il écrit ; « *J'ai parlé au géant en yiddish matiné d'une tentative d'accent germanique et je lui ai raconté que je ne parle pas allemand mais qu'un copain m'a appris à Paris à parler une langue qui y ressemble.* »² On peut sauver sa vie avec le yiddish même avec un nazi. De toute façon, il valait mieux comprendre ce qui se disait dans les camps. Morez a fini par lui parler carrément en yiddish. Le général lui dit qu'il reconnaît un Juif à un kilomètre. Selon Morez, il savait que l'on ne parle yiddish que si l'on est juif et que l'on n'apprend pas cette langue au cours du soir.

Comme le dit Morez, les *Ashkenazim* désignent les descen-

dants de Noé originaires de Judée. Chassés, ils se retrouvent en Europe de l'Est après être passés par Reggio de Calabre. D'autres seraient d'origine khazar. J'ajouterai qu'il y en a beaucoup qui sont en Normandie, en particulier à Deauville. On ne sait pas pourquoi, sans doute à cause du climat pourri. Parmi ses *Afourismes*³, je relève, « *un cardiologue sans cœur, un psychanalyste écrasé par une voiture folle, ils s'entendaient à merveille. Il est peintre. Sa femme est cadre, Docteur, je souffre de maux d'esprit.* »

De plus, Morez ne s'appelle pas Morez. En fait, on ne sait pas comment il s'appelle. Morez est le nom d'une ville dans le Jura où il allait avec sa femme, Michèle ; et cela lui a plu. Au départ, il s'appelle Hers Askenasi, puis il prend un pseudo comme dessinateur, Cernier. Pendant la guerre, c'est Georges Bénard. Pourquoi ? Je ne sais pas. Vous pouvez encore lui demander. Et puis, il y a Schinezer parce qu'il doit avoir des origines chinoises comme tout ashkénaze qui se respecte. Mais là aussi, le plus simple, c'est de lui demander pourquoi en lui parlant personnellement. Il aime ça. Quand il est malade, sur sa carte Vitale qu'il donne au médecin, il y a écrit : Schinezer Hers dit Henri Morez. Si vous y comprenez quelque chose, dites-le moi. Merci. Pour moi, il reste Hershelé.

A Paris, les peintures lui parlent au Louvre. Il rencontre le peintre Emmanuel Mané-Katz dont il devient le fils adoptif et qui reconnaît son talent. Les silhouettes que Morez peint sont celles des ombres de la Shoah, mais aussi des gens que l'on croise dans la vie et que l'on ne revoit pas. Comme le dit un de ses admirateurs, il fait mieux qu'Utrillo, il fait circuler l'air entre les tableaux. Il ne veut pas que ses sœurs ni sa mère soient effacées. Il ne croit pas que Dieu soit tellement bon et, depuis la déportation, il n'a plus jamais rêvé.

Pour lui, le yiddish ressemble à une peinture faite de voyelles claires et sombres, une langue qui arrondit les angles par ses diminutifs et ses couleurs chantantes pour masquer le malheur. *A kindele in zayn betele*, un enfant dans son lit. Mais cela ne se traduit pas. ■

[1] Morez H., *Afourismes*, Paris, Le Cherche Midi, 2013.

Morez H., avec le concours de Chardak H., *L'Air était saturé de peur, Le juif qui parlait yiddish à l'oreille d'un nazi*, Paris, Collection Documents, Le Cherche Midi, 2015.

J'ai fait une vidéo en yiddish sous-titrée en français sur Henri Morez et je l'ai interviewé en français. On peut y accéder sur les liens suivants : Max Kohns vort 10

Groupe privé Yiddish pour les Nuls sur Facebook
<https://www.facebook.com/groups/305212699661115/?fref=ts>
 You Tube Max Kohns vort 10, 13 mars 2015

[2] *Ibid* p. 238.

[3] Morez H., *Afourismes*, op. cit.